
De la théorie à la mise en péril de la littérature. Positions de Tzvetan Todorov au sein du champ des études littéraires en France

Larisa Botnari

For young Bulgarian Tzvetan Todorov, arrived in Paris in the 1960s, literature constitutes the main subject of interest leading to an undeniable contribution to the development of structuralism in literary studies in France. Yet, the literary critic's further evolution is marked by a very clear separation from his young age work. This break is often interpreted in terms of incoherence and contradiction, since Todorov sharply expresses his criticism, especially in his 2007 essay, *La littérature en péril*, against the same methods of analysis of literary texts that he had himself strongly promoted. Our reflection, as part of a broader investigation into the tensions within the French intellectual field on this subject, puts in perspective the statements of *La littérature en péril*, in order to better understand the gesture and the scope of this essay in Todorov's intellectual career as a whole, as well as to draw useful lessons for understanding the idea of "crisis of literature" which is strongly affirmed in his essay.

Keywords: *Théorie littéraire – Histoire intellectuelle – Crise de la Littérature – Structuralisme – Formalisme*

La littérature en péril – une prédiction funèbre ?

Dans le paysage intellectuel français de la première décennie du XXI^e siècle, un des sujets qui ont particulièrement animé les débats paraît être celui d'une supposée crise, voire mort imminente de la littérature. N'ayant guère en soi une très grande originalité, ce cri d'alarme annonçant la fin de ce qu'avait joué en France un rôle culturel essentiel, relancé récemment par une série de travaux de différentes factures autour du même sujet, ne pouvait pas passer inaperçu. Des pamphlets de Pierre Jourde, Jean Bessière, Laurent Nunez ou Richard Millet¹ – regrettant en cœur un état d'usure des formes et des pratiques littéraires, l'inculture des écrivains et de leur public, la simplification de la langue et la soumission de l'écriture aux normes du consumérisme – aux tentatives, entre autres, d'Antoine Compagnon, Dominique

¹ Voir par exemple P. Jourde, *La Littérature sans estomac*, Paris, L'Esprit des péninsules, 2002; J. Bessière, *Qu'est-il arrivé aux écrivains français? D'Alain Robbe-Grillet à Jonathan Littell*, Loverval, Éditions Labor, 2006; L. Nunez, *Les écrivains contre l'écriture*, Paris, José Corti, 2006; R. Millet, *Désenchantement de la littérature*, Paris, Gallimard, 2007; R. Millet, *L'Enfer du roman: Réflexions sur la postlittérature*, Paris, Gallimard, 2010.

Viart, Yves Citton ou encore Vincent Jouve², de réhabilitation d'une légitimité injustement décriée de la littérature et des études littéraires, en passant par les analyses raisonnées d'un Dominique Maingueneau, qui, dans son *Contre Sainte-Proust ou la fin de la littérature* (Paris, Belin, 2006), décrit la situation de crise comme une conséquence inévitable de l'évolution de la société dans son ensemble, marquée par l'avènement d'une culture dite «de masse» et entraînant le déclin du prestige autrefois extraordinaire de la culture littéraire en France, quand ce déclin n'est pas mis sur le compte d'une évolution interne à la littérature elle-même, s'enfermant progressivement dans une «autoréférentialité narcissique» et provoquant le désintérêt de la société à son égard, comme le suggère *L'Adieu à la littérature* de William Marx (Paris, Minuit, 2005), nous pouvons entrevoir quelques pans de ce sombre tableau, qui témoignent en même temps de l'ampleur du problème soulevé.

A une première lecture, l'essai de Tzvetan Todorov, *La littérature en péril*³, s'inscrit exemplairement dans cette série de discussions, avec ceci d'original qu'il paraît réunir, dans l'espace d'une centaine de pages bien alertes, quelques-uns des arguments relevant de chacune des perspectives sur l'état de crise de la littérature que nous venons d'évoquer. En effet, on y retrouve, d'une part, un mécontentement similaire vis-à-vis de la création littéraire actuelle. Celle-ci serait affectée par une conception «absurdement restreinte et appauvrie» (LP, p. 36) de la littérature, issue des courants d'idées formaliste, nihiliste et solipsiste, et qui ferait que la plupart des œuvres contemporaines n'aient d'autre finalité que d'exposer les procédés mêmes de leur engendrement, de dépeindre une vision catastrophiste du monde ou encore de se limiter à la mise en scène du moi insipide de l'auteur: «à décrire par le menu ses moindres émois, ses plus insignifiantes expériences sexuelles, ses réminiscences les plus futiles» (LP, p. 35). On y reconnaît, d'autre part, la déploration de la position dévalorisée qu'occuperaient de nos jours la littérature et l'enseignement littéraire au sein de la société. Cette dévalorisation serait, en plus, le résultat d'une «évolution interne» de la réflexion sur la littérature en France, dont Tzvetan Todorov s'attache à retracer les grandes lignes, à partir des théories anciennes d'Aristote et d'Horace, revisitant le Classicisme et l'esthétique des Lumières, jusqu'à l'époque du Romantisme et des avant-gardes. Caractérisée par la prééminence du postulat romantique de l'art pour l'art, mené à l'extrême par les avant-gardes au XX^e siècle,

² A. Compagnon, *La Littérature pour quoi faire*, Paris, Fayard, 2007; D. Viart, B. Vercier, *La Littérature française au présent - Héritage, modernité, mutations*, Paris, Bordas, 2005; Y. Citton, *Lire, interpréter, actualiser. Pourquoi les études littéraires?* Paris, Éditions Amsterdam, 2007; V. Jouve, *Pourquoi étudier la littérature?* Paris, Armand Colin, 2010.

³ T. Todorov, *La littérature en péril*, Paris, Flammarion, 2007. Dans le développement qui suit, pour renvoyer à la source des citations reprises aux ouvrages de T. Todorov, nous utiliserons les abréviations suivantes: LP – *La littérature en péril* cit.; TL – *Théorie de la littérature, textes des formalistes russes*, Paris, Seuil, 1965; P – *Poétique*, dans Oswald Ducrot et al., *Qu'est-ce que le structuralisme?*, Paris, Seuil, 1968; MB – *Mikhaïl Bakhtine, le principe dialogique*, Paris, Seuil, 1981; CC – *Critique de la critique. Un roman d'apprentissage*, Paris, Seuil, 1984; DD – *Devoirs et Délices: une vie de passeur* (entretiens avec Catherine Portevin), Paris, Seuil, 2002. Ces abréviations figureront dans le corpus du texte, entre des parenthèses, suivies du numéro de la page.

au nom d'une autonomie parfaite de la création artistique, cette réflexion aurait abouti à imposer une attitude absurde devant l'œuvre littéraire, transformée en «objet langagier clos, autosuffisant, absolu» (LP, p. 31), sans rapport au monde extérieur et donc sans intérêt notable pour le déchiffrement de celui-ci. En fin de compte, l'essai de Todorov se clôt néanmoins sur une note optimiste, par la réaffirmation, à l'instant d'Antoine Compagnon dans sa leçon inaugurale au Collège de France, des pouvoirs de la littérature. Dans les deux derniers chapitres intitulés «Que peut la littérature» et «Une communication inépuisable», l'auteur rappelle le lien fondamental entre le discours littéraire et l'existence humaine, le rôle de la lecture dans la formation de l'individu et ses vertus contre la solitude, la dépression et le malheur. «La littérature peut beaucoup. Elle peut nous tendre la main quand nous sommes profondément déprimés, nous conduire vers les autres êtres humains autour de nous, nous faire mieux comprendre le monde et nous aider à vivre» (LP, p. 72).

Cependant, ce qui dans le petit livre de Tzvetan Todorov, adressé à un public large, n'a pas manqué de surprendre une certaine catégorie plus cultivée de celui-ci, c'est que l'auteur y manifeste d'emblée une position fort polémique à l'adresse de ce qu'il identifie comme le principal coupable de la mise en péril de la littérature: le mouvement structuraliste des années 1960-1970 et, plus précisément, la domination des méthodes formalistes dans les études littéraires à l'université et dans l'enseignement secondaire. Or, curieusement, c'est à Tzvetan Todorov lui-même que reviendrait le mérite d'avoir introduit et développé en France, dans les années 1960, ces méthodes d'analyse de la littérature contre lesquelles il construit à présent une critique acerbe. Comme on ne manquera pas de le rappeler pour souligner le paradoxe, Todorov fut alors «un des principaux acteurs de l'aventure théorique, qui a été au cœur du structuralisme littéraire, qui a fait connaître les formalistes russes en France et qui a fondé, avec Gérard Genette, la revue *Poétique* et la collection éponyme»⁴. On ira même jusqu'à faire de lui le «père fondateur»⁵ du formalisme en littérature, mettant chaque fois en évidence cette frappante contradiction, comme pour suggérer, mine de rien, le manque de crédibilité des propos de l'auteur de *La littérature en péril*.

Cette interprétation en termes d'incohérence, voire d'infidélité face à ses engagements initiaux, mériterait pourtant qu'on s'y arrête plus longuement. Ce serait pertinent, à notre sens, d'opérer un réexamen du cheminement intellectuel de Tzvetan Todorov, tel qu'il est souvent présenté de l'extérieur, mais aussi à

⁴ V. Kaufmann, *La Faute à Mallarmé. L'aventure de la théorie littéraire*, Paris, Seuil, 2011, p. 7.

⁵ Y. Citton, *Il faut défendre la société littéraire*, dans «Acta fabula», IX (2008) n. 6, URL: <http://www.fabula.org/acta/document4299.php>, page consultée le 27 janvier 2018. Dans cet article, paru d'abord dans la «Revue internationale des livres et des idées», (2008, mai-juin) n. 5, dans le contexte des multiples célébrations du cinquantenaire de Mai 1968, Y. Citton paraît dénoncer comme injuste et irresponsable le rejet en bloc de tout l'héritage structuraliste, attitude qu'il identifie chez Todorov, mais aussi dans le livre de J. Bouveresse, *La Connaissance de l'écrivain. Sur la littérature, la vérité & la vie*, Marseille, Agone, 2008.

travers le récit qu'il en fait lui-même, afin de mieux comprendre le geste et la portée de l'essai de 2007. On aurait l'occasion de constater ainsi, à côté d'une série de divergences entre les deux manières de percevoir une même trajectoire, qu'une seule et même recherche, non dépourvue, certes, de contradictions et de tensions, anime son sinueux parcours. En même temps, ces divergences et ces tensions peuvent se constituer en indicateurs sur l'état actuel du champ des études littéraires en France, où la crise pourrait davantage affecter la discipline que l'objet littérature.

1. La fascination des structures

Né dans la Bulgarie communiste, en 1939, dans une famille de bibliothécaires, Tzvetan Todorov développe très jeune une forte passion pour la lecture et les livres, qui le conduira sans hésitation, en 1956, à la faculté de lettres de l'université de Sofia. Dans une atmosphère intellectuelle régie par l'idéologie officielle, selon laquelle la littérature, entre autres, est censée servir les causes politiques de la nation et du Parti, Todorov fait le choix d'étudier des objets qui lui paraissent en dehors de toute teneur idéologique: «la matérialité même du texte», «ses formes linguistiques» (LP, p. 9). C'est ainsi qu'il se tourne, à l'instar des formalistes russes dans les années 1920, vers une analyse de la littérature mettant surtout en évidence les variations de ses formes grammaticales, les particularités de la versification ou la structure formelle d'ensemble des textes, davantage que le contenu de ceux-ci.

Arrivé en France en 1963, la carrière de Tzvetan Todorov connaît une ascension rapide et fulgurante. Dans le contexte des années 1960 à Paris, où l'étude de la littérature à l'université d'après le modèle hégémonique de l'histoire littéraire commençait à être fort contestée, le jeune Bulgare détient le bagage nécessaire pour contribuer aux débats en cours et pour se faire remarquer. Une série de rencontres plus ou moins fortuites marquent cette carrière, lui donnant l'occasion de développer et de mettre en œuvre ses acquis en matière d'étude des formes littéraires qu'il tenait de sa formation universitaire bulgare. Il connaît d'abord Gérard Genette, avec qui il se lie d'amitié très vite et qui l'encourage dans son projet de traduire et de publier en français une anthologie des formalistes russes. Le volume paraît en 1965 sous le titre *Théorie de la littérature*, dans la collection «Tel Quel» de Philippe Sollers, aux Editions du Seuil, avec une préface de Roman Jakobson. Mais c'est probablement à la protection affectueuse de Roland Barthes, pour qui il doit avoir représenté une figure intéressante, peut-être aussi grâce à son «exotisme» de personnage de l'Est, («un jeune bulgare tombé de l'Orient Express»⁶ d'après la formule de Gérard Genette), qu'il doit surtout son accès immédiat aux cercles intellectuels en vogue. Todorov suit le séminaire de Barthes à l'Ecole Pratique des Hautes

⁶ G. Genette, *Quarante ans de Poétique*, entretien avec Florian Pennanech, dans «Fabula-LHT» (décembre 2012) n° 10, *L'aventure poétique*, URL: <http://www.fabula.org/lht/10/genette.html>, page consultée le 10 janvier 2018.

Etudes et soutient sa thèse de troisième cycle en 1966 sous la direction de celui-ci. Déjà en 1964 il rédige, pour le numéro 4 de la revue «Communications», du comité de rédaction de laquelle Barthes faisait partie, son premier article en français, intitulé *La description de la signification en littérature*. Par une approche qui se veut radicalement formaliste, le jeune Bulgare défendait, dans ce premier travail, la spécificité de «l'analyse littéraire proprement dite»⁷, échappant, selon lui, à tout système extérieur de la vie sociale ou nationale. Il participe également, en 1966, au numéro 8 de cette même revue. Considéré comme le manifeste de l'école structuraliste française, ce numéro réunit en même temps les contributions de R. Barthes, A.-J. Greimas, C. Brémond, U. Eco, J. Gritti, V. Morin, C. Metz et G. Genette. La même année, Todorov se voit confier la préparation du premier numéro de la revue «Langages», dont la mission, suggérée déjà par le titre, était de diffuser le modèle de la “science pilote”, telle que la linguistique était considérée à l'époque, à d'autres champs d'études, y compris à la littérature.

Une fois ses études finies, Tzvetan Todorov est invité à enseigner au département de littérature française de l'université de Yale, aux Etats-Unis. Cela retarde d'une année son entrée au CNRS en tant que directeur de recherche, poste qu'il retrouve dès son retour, à la fin justement du célèbre mois de mai 1968. Au mois de juillet 1968, il organise, avec Serge Doubrovsky, le colloque de Cerisy portant sur l'enseignement de la littérature. Dans les conclusions de ce colloque, il affirme nettement la nécessité de distinguer «entre une approche interne et une approche externe de l'œuvre littéraire»⁸, tout comme sa préférence fondamentale pour la première. Il fait également partie à ce moment-là des comités préparatoires à la création du Centre universitaire de Vincennes, «cette aventure unique d'une création *ex-nihilo*» (DD, p. 102), telle qu'il reconnaît l'avoir vécue, dans l'enthousiasme de l'ouverture vers toutes les possibilités envisageables pour l'étude de la littérature, qui le concernait en particulier. Il contribue ainsi à la mise en place d'un enseignement de la littérature affranchi des anciens cadres et contraintes. Les siècles et les auteurs «ont volé en éclats» (DD, p. 101); ce qui était privilégié, en conformité avec les directions d'intérêt des protagonistes de l'aventure, c'étaient évidemment les formes, les genres, les concepts. Entre ceux-ci, le concept de “littérarité” occupait une place centrale: désignant «cette propriété abstraite qui fait la singularité du fait littéraire» (P, p. 102), l'étude de la littérarité était affirmée d'importance supérieure à l'étude de la littérature dans ses manifestations particulières. C'est, par ailleurs, à Tzvetan Todorov que reviendrait le mérite d'avoir inventé ce terme en français, en le traduisant du texte russe de Jakobson, tout comme, à en croire les souvenirs de Gérard Genette, celui de “narratologie”, les deux étant devenus des concepts centraux du structuralisme littéraire en France.

Bien que ni Todorov, ni Genette ne fussent pas directement impliqués dans les événements de mai 1968, la création, en 1970, de la revue et de la collection «Poétique»

⁷ T. Todorov cité par F. Dosse dans *Histoire du structuralisme. Tome 1. Le champ du signe 1945-1966*, Paris, La Découverte, 1991, p. 242.

⁸ T. Todorov, *Conclusions*, dans S. Doubrovsky et T. Todorov (éds), *L'enseignement de la littérature*, Paris, Editions Plon, 1971, p. 219.

répondrait aussi, en quelque sorte, à cette lancée révolutionnaire. Sous-titrée «Revue de théorie et d'analyse littéraire», «Poétique» entendait promouvoir une approche de la littérature qui combine théorie littéraire et nouvelle critique, deux méthodes pensées à l'époque comme «une alliance stratégique face à ce véritable “autre” qu'était [...] l'“histoire littéraire” de tradition pseudo-lansonienne»⁹ et comme une forme de résistance contre l'impérialisme institutionnel de celle-ci. Un projet qui, par conséquent, se définit principalement “contre”, dans le sillage du *Contre Sainte-Beuve* de Marcel Proust. La découverte relativement récente de cet essai (1954) représenta en effet, pour la jeune génération de l'époque, «une révélation et une sorte d'antidote à la conception étroitement biographisante qui régnait alors dans les études littéraires»¹⁰.

Auteur du premier volume de la collection «Poétique» – *Introduction à la littérature fantastique* (Seuil, 1970) – Tzvetan Todorov avait déjà publié des écrits qu'on apprécie encore comme faisant preuve d'un assez fort militantisme dans le formalisme: le chapitre *Poétique* dans l'ouvrage collectif *Qu'est-ce que le structuralisme ?* (Seuil, 1968; la contribution de Todorov est reprise séparément en volume en 1973), *Littérature et signification*, (Paris, Larousse, 1967), *Grammaire du “Décameron”* (Paris, Mouton, 1969). Pendant les années 1970, il fait encore paraître des travaux qui semblent suivre une direction similaire: *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage* (avec Oswald Ducrot, Seuil, 1972), *Théories du symbole* (Seuil, 1977), *Les Genres du discours* (Seuil, 1978). Il est co-directeur de la revue «Poétique» jusqu'en 1979, quand les deux fondateurs cèdent ensemble leur place à Michel Charles. En 1987, Todorov décide de quitter également la direction de la collection, se séparant ainsi du petit groupe, ses intérêts ayant d'ailleurs beaucoup changé entre temps. Un changement qui lui vaut le refus, de la part de la revue, de publier d'abord son article-entretien avec Paul Bénichou, paru ultérieurement dans «Le Débat» (*Littérature et critique. Paul Bénichou: entretien avec Tzvetan Todorov*, dans «Le Débat», 1984/4, n° 31), et, plus tard, un autre article portant sur “la vérité poétique” (*La vérité poétique: trois interprétations*, dans «Théorie, Littérature, Enseignement», n° 6, 1988), cette deuxième résistance déterminant la rupture définitive.

2. À la découverte de nouveaux horizons. Les formalismes en disgrâce

Déjà avec *Mikhaïl Bakhtine, le principe dialogique* (Seuil, 1981), une intention d'élargir l'éventail des méthodes d'analyse appliquées par Tzvetan Todorov à la littérature, ainsi que l'horizon de ses recherches en général, devient manifeste. Faisant preuve d'un vrai souci de restituer la complexité de la pensée du théoricien russe, Todorov affirme que ce dernier «déborde le formalisme mais après en avoir assimilé les enseignements» (MB, p. 66). L'auteur de cette étude paraît ainsi approuver en totalité la vision de l'auteur étudié. Il s'attache surtout à mettre en avant la notion de

⁹ Genette, *Quarante ans* cit.

¹⁰ G. Genette, *Du texte à l'œuvre. Entretien*, dans «Le Débat», (1999) n. 103, p. 171.

“dialogisme” promue notamment par Bakhtine, une notion qui implique justement le rapport privilégié de toute œuvre littéraire à ce qui lui est extérieur: à d’autres textes, mais aussi et surtout au texte social. Une conception bien différente du texte littéraire s’exprime dans ce livre, qui déclare désormais l’impossibilité de «séparer l’étude de l’œuvre de celle qui considère les participants à cet acte de communication qu’est la littérature (l’auteur et le lecteur)» (MB, p. 37). Elle annonce opportunément celle qui sera développée dans l’article *Une critique dialogique ?* (paru dans «Le Débat», 1984/2, n° 29), article qui doit visiblement son titre au rapprochement avec les concepts du penseur russe, et plus largement dans le volume *Critique de la critique* (Seuil, 1984), qui reprend cet article en guise d’épilogue. Le livre de 1984 se constitue, par ailleurs, en un recueil d’articles antérieurs, parus séparément, auxquels Todorov se montre ainsi désireux de trouver une forte cohérence.

Le projet de *Critique de la critique*, tel qu’il est exposé dans les *Explications liminaires*, viserait justement l’interrogation d’une série d’intellectuels dont l’œuvre et les idées seraient non seulement représentatives de leur siècle commun, mais échapperaient en même temps à la dichotomie, esquissée par Todorov, entre ce qu’il appelle «l’idéologie “romantique”», d’une part, et les «dogmes “classiques”», d’autre part (CC, p. 14). La première formule est employée par l’auteur au sens large, pour désigner une pensée critique qui traiterait de la littérature en tant que «discours qui se suffit à lui-même» (CC, p. 10), gouverné «par sa seule cohérence interne» (CC, p. 12), ou encore une «conception *immanente* de la littérature» (CC, p. 12). Il inclut dans «l’idéologie “romantique”» aussi bien la «critique structurale», que la «critique historique et philologique», tout comme la «critique d’inspiration nihiliste» (CC, p. 14). Bref, il s’agirait pour lui d’une conception qui exclut du travail critique toute considération relative à ce que l’œuvre serait censée “exprimer” ou “enseigner”, tout jugement de valeur. Ces dernières données appartiendraient plutôt au “dogme” classique. Todorov poursuit donc un dépassement de chacune de ces visions en opposition, qu’il semble juger, à juste raison, trop rigides. Aussi arrive-t-il, à travers l’analyse des écrits de penseurs comme Sartre, Blanchot, Barthes, Northrop Frye ou Ian Watt, mais aussi, de nouveau, Bakhtine, voire certains passages des formalistes russes, à des conclusions qui s’écartent sensiblement de celles qu’il tirait une vingtaine d’années plus tôt. Il y déclare à un moment donné, par exemple, toute tentative de définir une spécificité de la littérature comme une tâche qui n’a pas de sens et qui «ne mérite pas la place centrale qu’on lui avait attribué» (CC, p. 101). Plus loin, il conclut même que «la littérature n’existe pas» (CC, p. 113), car, d’une part, elle ne peut pas être définie structurellement et, d’autre part, «on ne peut couper la littérature des autres discours tenus dans une société» (CC, p. 113). Il y a là, évidemment, des opinions qu’il identifie chez d’autres auteurs, mais son adhésion à ces opinions est reconnue sans réserve. On le saisit déjà dans le sous-titre: *Un roman d’apprentissage*. Qui plus est, c’est cette adhésion qui justifie le choix même des sujets de l’ouvrage dont il parle: «j’ai été, je suis ce “romantique” qui essaie de penser le dépassement du

romantisme à travers l'analyse d'auteurs auxquels je me suis successivement identifié» (CC, p. 15).

A part ce déplacement de perspective en ce qui concerne l'étude de la littérature, une extension du champ exploré par Tzvetan Todorov est opérée vers l'histoire des idées, l'anthropologie ou l'éthique de l'altérité. Cela se concrétise dans une série d'ouvrages d'une diversité notable, entre lesquels *La Conquête de l'Amérique* (Seuil, 1982), *Nous et les autres* (Seuil, 1989), *Les Morales de l'histoire* (Grasset, 1991), *Face à l'extrême* (Seuil, 1991) etc. La littérature n'est plus désormais sa préoccupation exclusive. Mais elle reste néanmoins un domaine d'intérêt de prédilection, comme pourrait le montrer le fait qu'entre 1994 et 2004 Todorov fait partie du Conseil national des programmes en tant que spécialiste de la littérature.

Avec *La littérature en péril*, Tzvetan Todorov marque justement un retour aux problématiques concernant ce sujet. Comme il le déclare dans l'ouverture de cet essai, ce serait l'expérience vécue au Conseil national des programmes qui lui aurait révélé une réalité inquiétante présente dans l'enseignement littéraire français. Il se verrait ainsi obligé non seulement à prendre encore des distances, mais à émettre des critiques tranchantes à l'adresse des méthodes d'étude mises en place. Celles-ci relèveraient en grande partie des «postulats sacrés» d'un discours qui considère l'œuvre comme «un objet langagier clos, autosuffisant, absolu» (LP, p. 31). En même temps, c'est ce discours même que Todorov prônait à l'heure de gloire du structuralisme. Il en vient à présent à affirmer que cette conception n'aurait fait, à la longue, que réduire la littérature à l'absurde. Constatant les difficultés qu'auraient les «praticiens de la littérature» à se mettre d'accord quant à la meilleure méthode à adopter, mais aussi le fait que, malgré tout, «les structuralistes l'emportent aujourd'hui à l'école», il prononce un diagnostic sévère: «Il y a donc ici un abus de pouvoir» (LP, p. 22). De 1965 à 2007, ce qui avait représenté un mouvement révolutionnaire engagé sur une voie de «développement irréversible de la conscience littéraire» (TL, quatrième de couverture) est devenu «une idée absurdemment restreinte et appauvrie» (LP, p. 36), ayant enfermé l'œuvre littéraire dans le «ghetto formaliste», comme dans un «corset étouffant» (LP, p. 85). Déjà en 2002, un chapitre de son autobiographie intellectuelle, publiée sous forme d'entretien, s'intitulait «Critique du structuralisme» (DD, pp. 105-138). Une critique entreprise, paraît-il, dès les années 1980, qui s'étend à d'autres sciences humaines marquées par ce courant. Une critique prononcée aussi dans le chapitre consacré à Lévi-Strauss dans *Nous et les autres*¹¹, et dont Tzvetan Todorov n'aura de cesse de réitérer les arguments.

¹¹ T. Todorov, *Nous et les autres. La réflexion française sur la diversité humaine*, Paris, Seuil, 1989. Il reproche particulièrement à Lévi-Strauss ce qu'il appelle, en utilisant une formule devenue courante par la suite, «l'élimination du sujet»: par la conclusion de la nécessité d'«écarter de l'objet étudié toute trace de subjectivité», Todorov pense que l'anthropologue «suggère que la pratique des sciences humaines implique qu'on broie les êtres humains, les dissolvant comme des substances chimiques» (p. 96). Il en déduit alors que «si le programme de l'anthropologie structurale consiste à réduire les sujets en objets, donc à éliminer l'humain, [...] c'est le «structural» qui est à blâmer, non l'«anthropologie»» (p. 98).

3. Incohérence ou égarement nécessaire et retour vers soi ?

Certes, nous assistons, au tournant des années 1980, à un revirement radical du parcours intellectuel de Tzvetan Todorov. La tentation est grande, devant cette sinueuse trajectoire, de pointer une certaine incohérence par rapport à soi-même, en discréditant, comme injustes et exagérées, les accusations graves que Todorov émet à l'adresse du structuralisme et des méthodes formalistes en études littéraires. Cependant, les explications que Tzvetan Todorov ne manque pas d'en donner rétrospectivement méritent bien d'être étudiées en elles-mêmes, afin d'essayer de mieux comprendre la conjonction des différentes étapes d'évolution d'une personnalité tellement complexe.

L'arrivée de Todorov en France paraît effectivement avoir réuni une série de conditions favorables qui font se superposer ses intérêts à ceux du milieu intellectuel qui l'accueille très vite, précisément parce qu'ils doivent avoir deviné, l'un et l'autre, sciemment ou pas, les opportunités qu'ils s'offraient mutuellement. Mais le Tzvetan Todorov de 1963, ou même plus tard, n'aurait en rien eu l'image d'un "cavalier" éclairé¹², venu sur la terre des ignorants pour leur faire découvrir des vérités inouïes, dont il eût été le dépositaire par avance. C'est une image qu'on paraît néanmoins vouloir lui trouver rétrospectivement, peut-être par une certaine envie de donner à cette période de gloire un héros qu'elle mériterait de bon droit. *L'Histoire du structuralisme* de François Dosse le présente comme "confronté au néant", comme pour mieux faire valoir son mérite d'avoir contribué à mettre les bases d'une "science nouvelle" dans l'étude de la littérature, à laquelle son nom reste encore associé: «Venu de l'université de Sofia, après avoir terminé son cycle universitaire, Todorov cherchait à Paris un cadre institutionnel pour développer une recherche sur ce qu'il appelait déjà la théorie de la littérature»¹³. Mais les fameux formalistes russes, qu'il "introduit" au public français, il n'en acquiert lui-même une connaissance solide qu'une fois installé en France, grâce à une monographie en anglais consacrée au sujet (voir DD, p. 77: il s'agirait de la synthèse de V. Erlich, *Russian Formalism*). Et s'il est peut-être vrai qu'il fût accablé de "désarroi" face à l'absence à la Sorbonne d'études de "théorie de la littérature" ou de "stylistique générale", ce n'est pas contre cette absence, ni contre l'hégémonie de la "vieille histoire littéraire", dont il ignorait jusqu'à l'existence, que sa préférence s'était orientée du côté du formalisme. N'ayant pensé à aucun moment, lors de son départ, qu'il quittait définitivement son pays natal, il n'aurait voulu que profiter de l'année escomptée (grâce au soutien financier d'une tante établie au Canada) pour approfondir un aspect de la recherche littéraire dont il eût pu faire usage par la suite, à son retour en Bulgarie. Sa rencontre avec Gérard

¹² Comme le qualifie une recension contemporaine de son livre de 1970: voir J. Favret, *Todorov T., Introduction à la littérature fantastique*, dans «*Revue française de sociologie*», XIII (1972) n. 3, p. 444. Ne serait-ce que pour l'anecdote, notons aussi que certaine version de la page qui lui est consacrée sur l'encyclopédie en ligne Wikipédia le présente comme ayant demandé «asile politique» à la France en 1963.

¹³ Dosse, *Histoire* cit., p. 230.

Genette, fruit d'un concours de circonstances, fut une rencontre de deux refus qui allaient peut-être bien dans le même sens, mais n'en étaient pas pour autant refus d'une seule et même réalité. De plus, là où en France il était surtout question d'opposition et de révolte, il n'y aurait eu pour le jeune bulgare que simple volonté d'échapper «à l'embrigadement général» (LP, p. 9) d'une idéologisation excessive de l'œuvre littéraire.

Les cercles dans lesquels il fut entraîné lui communiquèrent sans doute quelque chose de leurs énergies révolutionnaires dirigées contre la Sorbonne qui, par ailleurs, chaque fois qu'on en parle, doit nécessairement être "sombre": le discours de Todorov a également emprunté ce qualificatif, devenu cliché, pour décrire le «sombre couloir de la rue Serpente» (LP, p. 12) où il a fait la connaissance de Gérard Genette. (Quant à Genette, cette impression d'obscurité lui restera, paraît-il, pour longtemps et d'autant plus forte qu'elle s'étendra aussi à sa propre personne, tout comme à la saison où ils se rencontrèrent, dont nous savons de Todorov – et peut-être que Genette ne fait que feindre de l'oublier – que c'était le printemps: «Notre relation intellectuelle (et affective) date du jour de novembre 1963 où [Todorov] vint me trouver – moi obscur assistant en "littérature française" – dans le couloir non moins obscur d'une annexe de la Sorbonne»¹⁴). Mais tel ne fut pas le ressort initial qui poussa Todorov vers le structuralisme. Il est impressionnant en effet combien il prend le soin de rappeler chaque fois, comme pour s'en disculper, les premières raisons de ses choix de jeunesse: «Quand je considère mes années d'études et celles qui ont suivi immédiatement, il me semble évident que je me suis beaucoup intéressé aux formalistes russes, à la linguistique structurale, à Hjelmslev et à Jakobson par réaction au discours ambiant dominant, celui d'une vulgate marxiste-léniniste-staliniste»¹⁵. Autant dire que ces choix ne le furent pas en totalité, représentant une sorte de pis-aller, comme on a l'impression de l'entendre dire, plutôt que le produit d'une prise de position libre et réfléchie.

Toujours est-il que Tzvetan Todorov ne s'en dédit pas complètement et qu'il admet néanmoins la nécessité des modifications qu'il a contribué à réaliser dans

¹⁴ Genette, *Quarante ans cit.*

¹⁵ T. Todorov, entretien avec Vincent Kaufmann, dans *La faute cit.*, p. 312. On pourrait trouver symptomatique le fait que Thomas Pavel, originaire de Roumanie, autre pays communiste à l'époque, adopte une attitude et un discours similaires vis-à-vis de ses propres choix en matière d'étude de la littérature. Ayant suivi sa première formation de littéraire et de linguiste à Bucarest, puis soutenu sa thèse de doctorat de 3e cycle à l'École des Hautes Etudes en Sciences Sociales à Paris (en 1971, sous la direction de A.-J. Greimas), Thomas Pavel devient par la suite professeur de littérature française et comparée de plusieurs universités des États-Unis et du Canada. Il est titulaire, durant l'année académique 2005-2006, de la chaire internationale au Collège de France, qu'il intitule *Comment écouter la littérature*. Ainsi, dès le premier cours qu'il donne au Collège, il prend le soin de préciser, comme pour se disculper, les raisons pour lesquelles il s'était orienté, dans sa jeunesse, vers le paradigme structuraliste. Il invoque également les contraintes du régime politique et insiste sur le fait qu'il trouvait «ridicule» la manière dont on avait promu les «études structurales» au niveau d'une «métaphysique de l'esprit humain»: «Je n'ai jamais vraiment cru à ceci. Je suis toujours resté un consommateur naïf... comme tout le monde». («Les choix philosophiques de la réflexion sur la littérature», cours du 24 mars 2006, disponible en ligne sur le site de l'institution, URL: <http://www.college-de-france.fr/site/thomas-pavel/course-2006-03-24.htm>, page consultée le 10 janvier 2018).

l'étude de la littérature. Cela n'atténue quand-même guère la radicalité de ses critiques. Celles-ci peuvent témoigner, en revanche, d'au moins trois aspects qui caractérisent la situation des études littéraires depuis le tournant de la décennie 1980, et que nous nous proposons de synthétiser dans les pages suivantes: la perpétuation d'une dimension conflictuelle qu'on supposait éteinte, d'une part; une tendance à proposer de nouvelles définitions de la littérature en prenant le discours antérieur pour une sorte de "repoussoir", d'autre part; la présence, enfin, de certaines tensions intérieures, provenant de la réitération de séquences similaires à celles du discours formaliste dans cet autre qui voudrait justement en renier l'héritage.

4. Théorie et histoire littéraires: perpétuation du conflit

Premièrement, le fait lui-même que Tzvetan Todorov se place ouvertement contre les postulats et les méthodes structuralistes le situe d'emblée dans un champ des études littéraires toujours marqué par des oppositions. Comme on l'a déjà signalé, il n'y a pas que séparation, il y a polémique. Plus exactement, ce qu'il impute au structuralisme, ce n'est pas l'inadéquation de ses méthodes d'analyse des textes, mais une certaine exagération, une «ambition démesurée» (DD, p. 105) de s'imposer comme science unique de la littérature, un abus de pouvoir. Un certain "terrorisme intellectuel", dirait-on encore, dont la véhémence aurait été étouffée par l'avènement d'une période de consensus, après le tournant des années 1980. Mais cet apparent consensus s'avère bien fragile, comme l'épisode des deux refus opposés par «Poétique» aux articles de Todorov, en 1984 et en 1987, le montre assez bien. Et Todorov n'a pas tort, en effet, d'y voir «un véritable désaccord de fond, dont il fallait prendre acte» (DD, p. 119). Sa critique n'est donc pas unilatérale, elle serait une réaction aux réticences qui domineraient toujours le monde intellectuel, dont le conseil de rédaction de «Poétique», entre autres, représente une partie emblématique.

Ces réticences pourraient concerner aussi bien les nouvelles préoccupations de Tzvetan Todorov et sa volonté d'ouverture vers une complémentarité des diverses approches de la littérature, que les personnes avec lesquelles il entre en contact. Nous pourrions en effet interpréter le refus de son article de 1984 comme une résistance orientée, en outre, contre son interlocuteur, Paul Bénichou. Personnage entouré d'un prestige indéniable, quoique discret, le professeur de lycée Paul Bénichou jouit en France d'une réputation assez modeste: son travail, entamé avant la guerre et publié en 1948, *Morales du Grand Siècle*, aurait été refusé par la Sorbonne comme insuffisant pour l'obtention du titre de docteur. Il reste ainsi, jusqu'à la fin de sa carrière, extérieur au monde universitaire français. Cependant, Bénichou est invité à l'université de Harvard en 1959, où il restera jusqu'à sa retraite en 1979. Auteur de remarquables études comme *Morales du grand siècle* (Gallimard, 1948), *L'écrivain et ses travaux* (José Corti, 1967), *Le sacre de l'écrivain* (José Corti, 1973), *Le temps des prophètes: doctrines de l'âge romantique* (Gallimard, 1977), Paul Bénichou réunissait dans son œuvre,

d'une imposante érudition, des traits parfaitement susceptibles de déplaire aux poéticiens. Préoccupé surtout par le domaine vaste de l'histoire des idées, à l'intérieur duquel s'inscrit l'histoire de la littérature, Bénichou manifeste comme premier souci dans ses travaux celui de faire communiquer les œuvres étudiées et les multiples contextes de création dans lesquelles elles émergent: l'état de la société, les courants philosophiques, politiques et moraux qui les traversent. Or, ce sont plutôt des convictions à contre-époque, comme on peut s'en convaincre en considérant surtout l'ouvrage qu'il publie en pleine période de gloire de la théorie littéraire, *L'Écrivain et ses travaux*, paru en 1967. Non seulement ce livre associe-t-il à l'analyse des textes une série de "portraits" des écrivains, le geste même – une forme de renouvellement de la bonne vieille méthode biographique – comportant quelque chose d'un défi, mais il introduit parmi les figures ainsi analysées celle de Stéphane Mallarmé, poète dont Philippe Sollers faisait le grand initiateur du rapprochement en cours entre la littérature et la théorie littéraire, celui qui «ouvre le vaste programme de la pensée formelle»¹⁶, et dont Bénichou se permet d'affirmer à son tour que «si l'héritage de Mallarmé mérite d'être recueilli, du moins faut-il le recueillir tout entier, et ne pas transformer en un pur exercice de contemplation cette poésie qui était aussi pour lui un difficile chemin de vie parmi les hommes»¹⁷. Il est difficile de ne pas y lire une prise de position claire et ferme contre les idées dominantes de l'époque, créant des tensions qui semblent se maintenir intactes même à une vingtaine d'années distance.

Par ailleurs, le principal reproche que Paul Bénichou adresse aux défenseurs de la théorie littéraire, dans l'avant-propos, daté de décembre 1966, à *L'Écrivain et ses travaux*, est celui d'avoir intentionnellement méconnu une caractéristique essentielle, selon lui, à leur métier, «la sensibilité aux œuvres»¹⁸. Cela nous rapproche du deuxième point que nous trouvons important de préciser ici, celui de la redéfinition de l'œuvre littéraire, en opposition avec les théories formalistes et en mettant l'accent sur son contenu sensible, son rapport à la vérité et aux valeurs.

5. Vers une redéfinition de la littérature comme forme de connaissance

Dans l'emportement de Tzvetan Todorov contre la définition structuraliste de la littérature comme "objet langagier clos et autosuffisant" il y a, nous l'aurons compris, un intérêt à défendre une idée de la littérature comme discours orienté vers le monde, comme communication. L'ouverture qu'il souhaite pour l'approche des textes ne va pas simplement vers leurs contextes historiques et sociaux, mais vers celui de la vie de tout un chacun. Le besoin qu'il éprouve d'affirmer la connexion fondamentale entre littérature et vie humaine va jusqu'à lui faire expliquer le grand tournant enregistré par l'évolution de sa carrière en faisant recours à deux événements de sa vie

¹⁶ Dosse, *Histoire* cit., p. 399.

¹⁷ P. Bénichou, *L'Écrivain et ses travaux*, Paris, José Corti, 1967, p. 88.

¹⁸ *Ivi*, p. XIII.

personnelle: il est naturalisé Français en 1973 et devient père en 1974. «Ces événements m’ont en quelque sorte mis les pieds sur terre et m’ont amené à chercher une continuité entre mon existence et mon travail»¹⁹. Cet aveu se lit en même temps comme une affirmation de l’impossibilité de parler de la littérature en la séparant de la vie ou plutôt l’impossibilité de vivre réellement en continuant à pratiquer le même type de discours sur la littérature qui fut d’abord le sien. C’est dans cette perspective que Todorov accuse le formalisme d’avoir privé l’œuvre littéraire de son sens: «machine [qui] tournait à vide» (DD, p. 107), par sa vue “chosifiante” du langage, il lui aurait interdit de vivre, et donc de communiquer avec son public, car le sens d’un texte, pour Tzvetan Todorov, est principalement fruit d’une vaste communication, du dialogue, de l’échange, de l’entente, du partage. Le langage de la critique littéraire des années 1960 – 1970, souvent incriminé pour son hermétisme impénétrable au lecteur ordinaire, se rendrait coupable précisément d’avoir empêché ce dialogue indispensable dans l’étude de la littérature, qui différerait en cela des sciences exactes qu’elle ne pourrait pas «se passer de l’adhésion des profanes», étant fondée «sur des expériences subjectives largement partagées» (CC, p. 161).

Or, le but de cet échange, du partage et du dialogue, c’est justement, dit-encore Todorov, la recherche de la vérité. Plus exactement, il est question d’un certain type de vérité en particulier: «L’horizon dans lequel s’inscrit l’œuvre littéraire, c’est la vérité commune de dévoilement» et «cette vérité-là a partie liée avec notre éducation morale» (LP, p. 79). Paul Bénichou l’exprimait lui aussi de manière assez claire: «En affectant un statut analogue à celui des sciences, la critique littéraire risque de ruiner sa *propre* vérité» (CC, p. 161, nous soulignons). Le penchant que Todorov avoue encore avoir éprouvé pour une certaine rigueur et précision du discours structuraliste, par quoi il pensait faire avancer la compréhension, soumis qu’il se trouvait au “culte de la connaissance”, n’aurait été qu’une première étape de son apprentissage, avant qu’il se rende compte que «cette connaissance peut emprunter des chemins différents» (DD, p. 76). Parvenu à la maturité, il se sentirait en mesure d’opposer à une vérité d’adéquation aux faits, qui correspond à la connaissance scientifique, une “vérité de dévoilement”, à laquelle les poètes et les romanciers auraient accès. La littérature aurait alors pour but de faire comprendre au lecteur «un peu mieux la condition humaine, et donc sa propre vie» (DD, p. 122). Tzvetan Todorov rejoint donc par là un vœu exprimé par Marc Fumaroli quelques années plus tôt, celui de faire reconnaître la légitimité d’une “connaissance littéraire”, et leurs définitions de la vérité – pour Fumaroli, remarquons-le, «fille du dialogue entre sujets parlants et signifiants, en situation, en perspective, dans une sphère subjective et vitale»²⁰ – se

¹⁹ Kaufmann, *La faute* cit., p. 313. Dans le même sens il fait remarquer que c’est à ce moment-là que le passage se fit, dans ces écrits, de «nous» à «je»: il arriverait de la sorte à mieux assumer les conclusions des recherches qu’il entreprend, condition, encore une fois, incontournable de son travail, comme de sa vie.

²⁰ M. Fumaroli, G. Genette, *Comment parler de la littérature? Marc Fumaroli et Gérard Genette: un échange*, dans «Le Débat», (1984) n. 29, p. 141. Sur l’importance grandissante de cette orientation dans le discours de la littérature et de la critique littéraire contemporaines, que représentent, entre autres, les

rapprochent significativement. Une tendance semble s'esquisser, partant, à attribuer à l'œuvre littéraire des vertus cognitives spécifiques, en fonction desquelles on voudrait définir désormais la littérature. La critique du structuralisme serait ainsi également une conséquence de la prise de conscience de cette dimension épistémique de l'œuvre littéraire, à moins qu'elle n'en soit en même temps un des possibles éléments moteurs.

6. Tzvetan Todorov, figure emblématique de multiples tensions

Quoi qu'il en soit, les deux mouvements vont décidément ensemble de manière très serrée, animés, semble-t-il, par une même visée de réhabilitation de propriétés de la littérature impunément ignorées. Ce qui n'empêche pas que des contradictions se glissent au sein de cette double démarche réflexive, et nous arrivons par-là au troisième et dernier point de nos conclusions. Les désaccords que nous avons eu l'occasion d'observer entre différents types d'approche du texte à l'intérieur du champ des études littéraires paraissent ainsi redoublés d'une série de tensions intérieures à un même discours. C'est principalement le cas du reproche, devenu courant, que les théoriciens adressent d'abord aux historiens de la littérature: celui de non seulement parler d'autre chose que de littérature, en invoquant le contexte de sa création, mais d'expliquer le fait littéraire par ce contexte. On peut lire, dans ce sens, sur la quatrième de couverture du volume anthologique de 1965: «il [le mouvement formaliste] fut le premier à mettre l'œuvre littéraire *elle-même* au centre de toute critique possible, à rejeter les justifications sentimentales, biographiques et psychologiques» (TL, quatrième de couverture, souligné dans le texte). Cependant, ce même reproche sera repris par Tzvetan Todorov et redirigé contre les formalismes eux-mêmes, qui auraient substitué à l'étude du texte l'étude des méthodes mises en place, confondant les moyens avec la fin, remplaçant celle-ci par ceux-là: «les études littéraires ont pour but premier de nous faire connaître les outils dont elles se servent» (LP, p. 18), on n'étudierait plus que «des méthodes d'analyse, qu'on illustre à l'aide d'œuvres diverses» (LP, p. 19).

Ce grief réitéré par Todorov nous semble problématique pour au moins deux raisons. D'une part, il incriminerait non pas les méthodes en tant que telles, mais plutôt le mauvais usage qu'on en aurait fait par la suite:

C'est de l'usage, en effet, qu'il s'agit et non pas des travaux eux-mêmes, parce que je trouve que ces derniers restent éclairants pour la compréhension des textes littéraires; or

travaux de philosophes américains comme Martha Nussbaum, Iris Murdoch, Stanley Cavell, et, en France, Jacques Bouveresse, Sandra Logier, etc., discours qui met sur le premier plan une conception de la littérature comme force douée de la faculté de faciliter la connaissance du monde et de l'autre, mais aussi celle de libérer, guérir, soigner, voir le récent et très intéressant livre d'A. Gefen, *Réparer le monde*, Paris, Editions Corti, 2017.

on peut poser que l'horizon ultime de tout travail sur la littérature est de faire mieux comprendre les textes²¹.

Il y a donc, plus ou moins, un souci de défense, et nous ne savons plus exactement qui est le coupable incriminé. Mais il y a aussi omission, voire, oserait-on dire, dissimulation, car "l'horizon ultime" assigné par Todorov à la poétique dans les années 1960, et sa mission telle qu'elle est par ailleurs bien connue, apparaissait tout autre:

Ce n'est pas l'œuvre littéraire elle-même qui est l'objet de l'activité structurale: ce que celle-ci interroge, ce sont les propriétés de ce discours particulier qu'est le discours littéraire. Toute œuvre n'est alors considérée que comme la manifestation d'une structure abstraite beaucoup plus générale, dont elle n'est qu'une des réalisations possibles (P, p. 102).

Et, plus loin, on retrouve le renforcement de ce qu'à l'époque n'était pour Todorov qu'un "curieux renversement", nullement une anomalie ou une source d'inquiétude: «il serait plus précis et plus honnête de dire que le but de l'œuvre scientifique n'est pas la meilleure connaissance de son objet mais le perfectionnement du discours scientifique» (P, p. 163). Qu'il ait entre temps changé d'avis par rapport au but de l'étude de la littérature, nous l'avons déjà constaté et analysé, mais il est intéressant de remarquer là une certaine forme d'oubli qui concerne la fonction que la théorie littéraire en général, et la poétique en particulier, faisaient sienne à un moment donné et dont on pourrait dire qu'il essaie à présent de se dédire, tout en voulant préserver intacte leur mérite, mais au prix d'un amendement rétrospectif évident et non nécessaire.

D'autre part, est-ce finalement de l'œuvre *elle-même* que parle ce nouveau discours proposé, entre autres, par Tzvetan Todorov? Subordonnant le sens du texte à une réflexion «sur la condition humaine, sur l'individu et la société, l'amour et la haine, la joie et le désespoir» (LP, pp. 18-19), ne réinvente-t-il pas, dans une certaine mesure, les justifications sentimentales, biographiques et psychologiques, en en faisant cette fois-ci une finalité et non une cause? Si tel est le cas, l'étude de la littérature se trouve encore face à un objet qui lui échappe constamment. Certes, la recherche de la "littéarité" est désormais déclarée absurde, ainsi que toute tentative de définir l'œuvre autrement qu'en la rapportant aux autres discours circulant dans une société. Mais a-t-on pour autant renoncé à la recherche d'une "essence" de la littérature et n'y a-t-il pas dans l'affirmation d'une spécificité de la "connaissance littéraire" une ambition similaire? Tzvetan Todorov avoue à un moment donné avoir arrêté de prêter une importance exclusive à l'approche structuraliste lorsqu'il eut compris qu'elle n'était qu'«un choix parmi d'autres [...], historiquement déterminée» (DD, p. 110). Il situe ainsi la pensée des formalistes dans une généalogie qui commencerait avec l'esthétique romantique au début du XIX^e siècle: Jakobson serait ainsi «un condensé de l'esthétique formulée d'abord par les Romantiques

²¹ Kaufmann, *La faute* cit., p. 308.

allemands, [...] synthétisée ensuite par Coleridge, revenu en Angleterre imprégné des frères Schlegel et de Schelling, remoulue enfin par Edgar Allan Poe» (DD, p. 110). N'est-il donc pas en train d'affirmer que sa quête vise toujours quelque chose d'universel, que ce soit les structures ou la nature humaine, ou bien encore les valeurs ? N'y a-t-il pas là un moyen bien habile de réinventer la "littérarité", en la déplaçant de la structure vers le sens de l'œuvre elle-même, sans pourtant jamais arriver à la saisir ?

7. Conclusion: crise de la littérature ou crise des études littéraires ?

En définitive, ce dont pourrait témoigner cette attitude singulièrement ambiguë vis-à-vis de la théorie littéraire, c'est une profonde indécision générale quant au rôle à lui attribuer dans l'évolution du statut de la littérature et des études littéraires, tout comme une indéfinition fondamentale qui pèse désormais sur la notion de "littérature", dont on refuse, malgré toute déclaration de principe, de prendre conscience, de l'accepter, de s'y résigner. Cette situation n'est probablement pas sans exercer une pression considérable sur l'ensemble du champ des études littéraires, mieux susceptibles que leur objet de s'en trouver "en crise". Ce qui est néanmoins bien évident, c'est que le moment structuraliste, auquel d'autres auteurs comme Gérard Genette ou Philippe Sollers par exemple, réfléchissent actuellement avec une sorte de détachement parfois ironique, semble être vécu tragiquement par Tzvetan Todorov, comme une erreur dont il n'aura de cesse à se déculpabiliser. *La littérature en péril* apparaît ainsi comme un acte final de justification de soi, à travers lequel il exprime en même temps, dans un langage certes simplifié, car voulu tel et accessible à tout public, des croyances vers lesquelles il semble s'être continuellement dirigé: la recherche en littérature paraît avoir été depuis toujours, aussi et surtout, une recherche de soi-même.